AUX SOUVERAINS DE L'EUROPE.



A COBLENTZ,
De l'Imprimerie de NICOLAS WATERLOOP;
Et se trouve à Paris, chez les Marchands de Nouveautés.

1791.

ΗΩΣ δ'εκ λεχεων παρ αγαυυ Τιθωνοιο
Ωρνυθ, ιν αθανατοισι φοως φεροι ηδε βροτοισιν.
Οι δ'Θεοι Θωκονδε καθι ζανον. Εν δ'αρα τοισι
Ζευς υψι ϐρεμετης, υ τε κρατος εστι μεγισον.
Τοισι δ'Αθηναιη λεγε κηδεα πολλα Ο δυσηος,
Μνησαμενη. μελε γαρ οι εων εν δωμασι νυμφης.
Ζευ πατερ, η δ'αλλοι μακαρες Θεοι αιεν εοντες,
Μητις ετι προφρων, αγανος και ηπιος εστω
Σκηπτυχος βασιλευς, μηδε φρεσιν αισιμα ειδως,
Αλλ'αιει χαλεπος Τ'ειη, και αιϐυλα ρεζοι.
Ως υτις μεμνηται Οδυσσηος Θειοιο,
Λαων οισιν ανασσε, πατερ δ'ως ηπιος ηεν.
Αλλ' ο μην εν νησω κειται κρατερα αλγεα πασκων,
Νυμφης εν μεγαροισι Καλυψυσ η, μιν αναγκη
Ιςχ. ο δ'υ δυναται ηυ πατριδα γαιαν ικεσθαι.
Ου γαρ οι παρα νηεσ επηρετμοι, και εταιροι,
Οι μιν πεμποιεν επ'ευρεα νωτα ταλασσης.
Νυν αυ παιδα αγαπηΘον αποκτειναι μεμαασιν,
Οι καδε νεισομενον. ο δ'εϐη μετα πατρος ακουην,
Ες Πυλον ηγαθεην, ηδ'ες Λακεδαιμονα διαν.

Της Τυ Ομηρυ Οδυσσειαβ γραμμα. Ε

L'Aurore quittait le lit de son Époux, pour aller rendre la lumière aux Mortels ; les Dieux régloient dans leur Conſeil les affaires du Monde : au milieu d'eux étoit assis le foudroyant Jupiter, qu'aucun n'égale en puiſſance ; & Minerve, toujours pourſuivie par le ſouvenir douloureux de la captivité d'Uliſſe, leur parloit en ces termes des malheurs de ce Héros.

Jupiter, ô mon père! & vous Dieux immortels qui jouiſſez dans l'Olympe d'un bonheur incorruptible ! C'eſt donc en vain que les Rois ne ſeront occupés ſur la terre qu'à retracer dans leur personne, la conſolante image de vos vertus ? Qui pourra les empêcher déſormais d'être injuſtes envers les hommes, & de les régir avec un ſceptre de fer? Cet Uliſſe, que ſa douceur, ſa patience & ſa bonté élevoient juſqu'à vous, qui fut le père bien plus que le Souverain de ſes Peuples, n'éprouve aujourd'hui de leur part qu'une monſtrueuse ingratitude ; tous l'ont abandonné ; une Divinité barbare qui le tient dans ſes fers, lui rend odieux le bienfait de la vie : captif dans son palais, il ne peut plus remonter ſur le trône de ſes pères ; ces compagnons, autrefois si fidèles, ces superbes vaisseaux qui ſillonnoient la vaste étendue des mers, n'existent plus pour lui ; sa Famille est dévouée à la mort : errante & fugitive, elle parcourt la divine Pylos & la fameuse Lacédémone, pour y interroger, sur le sort de ce Prince, les Rois de ces contrées.

Odyssée d'Homere, *liv.* 5 *e. v. 1er. jusqu'au 20e.*

AUX SOUVERAINS

DE L'EUROPE.

TÉMOINS de tous les maux qui affligent ma Patrie, ô vous dont tant de fois elle a imploré le secours, seriez-vous insensibles à ses cris ; et ne l'auroit-on flattée de vous voir bientôt terminer la chaîne de ses malheurs, que pour l'appésantir davantage en trompant ses espérances? Cependant y eut-il jamais de cause plus glorieuse et plus digne de vous? il s'agit ici des intérêts de l'Humanité souffrante, de l'équilibre de l'Europe, de la stabilité de vos Trônes et de la tranquillité de l'Univers.

L'HUMANITÉ SOUFFRANTE. Une des plus grandes Nations de l'Europe, vingt-trois millions d'hommes sont en proie aux horreurs de la plus cruelle anarchie : cinquante scélérats, que l'enfer a vomis dans sa fureur, ont suffi pour bouleverser en un instant cet empire que quatorze siècles d'une glorieuse existence sembloient devoir rendre immortel : en moins de deux ans, toutes ses colonnes se sont écroulées sous la hache d'une assemblée monstrueuse, inconnue jusqu'ici dans les annales du monde. Déjà cette antique religion qui assura dans l'ori-

gine les fondemens de vos trônes n'existe plus ; l'athéisme qui a dirigé tous les pas de nos législateurs, a démoli ses Temples, renversé ses Autels, et livré ses Prêtres, après les avoir dépouillés, avilis, aux persécutions des Dioclétiens, des Dèces, des Caracalla, des Héliogabales; la justice a été chassée de son sanctuaire; le corps auguste de nos Magistrats a disparu ; des hommes ignorans et obscurs, ouvrage de la cabale et de l'intrigue, sont aujourd'hui les dépositaires de nos lois, et les arbitres de nos destinées ; cet arbre antique, à l'ombre duquel la France se reposa si long-temps, la Noblesse, vient d'être arraché ; elle a vu incendier ses châteaux, ravager ses domaines, piller ses archives, massacrer ses enfans, et anéantir jusqu'à son nom ; le Roi et son auguste famille ont été rassasiés d'ignominie, chargés de chaînes, et sont encore aujourd'hui sous le couteau des assassins. Des brigands soudoyés menacent nos campagnes de la dévastation ; tous les travaux de l'industrie sont suspendus, la plûpart de nos atteliers sont fermés ; nos relations de commerce s'évanouissent tous les jours, ou ne se soutiennent plus que par la ruine de l'agriculture et des propriétaires ; nos moeurs ne sont plus reconnoissables ; les François, n'aguères si vantés par leur douceur et leur politesse, ont revêtu celles des peuples Antropophages ; en un mot, la France ne présente

plus aux regards des hommes, qu'un cadavre abattu sur la terre, dont les bêtes féroces se disputent les restes sanglans.

C'est pour faire cesser ces désordres que la France étend vers vous ses mains suppliantes; c'est à des hommes, c'est à des Souverains que j'ai l'honneur de parler. Comme hommes, rien de ce qui intéresse l'humanité et ses droits ne peut vous être étranger; rappelez-vous ces paroles simples et sublimes, tout à la fois, qui furent tant applaudies chez les Romains assemblés, c'est-à-dire, dans les états-généraux de la raison humaine; *homo sum & nihil humani à me alienum puto*. Comme Rois, vous êtes les pasteurs des peuples, les bienfaiteurs des hommes, les fondemens de la félicité publique; c'est donc à vous à les protéger; sur ce point, vos obligations sont solidaires, malgré la différence de vos couronnes, la disparité de vos gouvernemens, les limites plus ou moins étendues de vos états : il s'agit en effet des lois de la nature qui, étant les mêmes chez tous les peuples, sont pour eux le premier des contrats, comme elles sont l'appui, le soutien, la sanction des autres. C'est d'ailleurs le cri de toutes les Nations, & il est gravé dans leurs fastes en caractères ineffaçables. Parcourez la liste de ces héros, que l'antiquité a mis au rang des dieux : comment Thésée, Hercule, Apollon, Persée, Jupiter ont-ils obtenus les honneurs de l'apo-

théose ? N'est-ce pas pour avoir purgé la terre des monstres qui la dévoroient? Eh bien, tous ces emblêmes dont les anciens ont revêtu les principaux traits de leur histoire, sont autant de leçons qu'ils donnent aux Souverains et aux Potentats de l'Univers ; ils leur montrent dans tous ces personnages le modèle sur lequel ils doivent se former, et dans leur conduite bienfaisante envers les hommes, la règle de la leur.

Vous êtes en effet l'image de Dieu sur la terre ; il ne vous a revêtus de sa puissance, environnés de la majesté, entourés des hommages des mortels, que parce que vous êtes dans les desseins de sa providence sur les hommes, les ministres de ses volontés et les arbitres de ses vengeances. C'est à ce titre que, chez les Romains, on voit Marc-Aurèle protéger les Astinges, contre les Dancriges leurs ennemis, en leur accordant des établissemens et des terres dans la Dace; Valens, accueillir les Visigoths qui se réfugièrent dans ses états, pour se dérober à la fureur des Huns ; le grand Constantin, remettre en possession de leurs domaines les Sarmates Açaragantes, qui en avoient été chassés par leurs esclaves.

Si ces tableaux, par l'éloignement des temps et des lieux vous semblent peu assortis aux circonstances où vous vous trouvez aujourd'hui, ouvrez l'histoire de l'Europe depuis la fondation de vos Empires : de quoi s'agissoit-il dans ces querelles envenimées, qui ont si souvent

ensanglanté la terre ? quels furent les prétextes, ou les causes de vos confédérations et des guerres qui les ont suivies ? Relisez vos manifestes, par-tout, vous vous y présentez comme les réparateurs des torts, les vengeurs des injustices, les protecteurs des Nations ou des Princes opprimés ; aussi avons-nous vu, il y a deux siècles, la célèbre Elisabeth, reine d'Angleterre, malgré les animosités des deux Nations rivales, aider Henri IV de toute sa puissance à remonter sur le trône de ses pères ; tout récemment, la maison d'Autriche, prendre les armes pour soutenir la Russie contre les entreprises du Croissant ; le Héros du Nord, faire dans la Baltique une diversion puissante en faveur des Turcs ; Léopold, raffermir la couronne sur la tête du Prince de Liége et de l'Évêque de Bâle ; enfin, l'Angleterre, la Prusse & la Suède armer et se coaliser entre elles, pour sauver l'Empire Ottoman prêt à succomber sous les armes d'une souveraine qui, par son génie, ses talens & ses vertus sublimes, est la terreur de ses ennemis, le soutien de ses alliés, l'orgueil de son sexe, & la gloire du monde. Pardonnes, ô Catherine ! à la reconnoissance qu'inspirent tes procédés généreux envers nos Princes, si un sujet ignoré, mais fidèle, d'un Roi malheureux, ose franchir l'intervalle immense qui le sépare de toi, pour approcher de ton autel & y brûler son encens !

Ce que vous avez fait pour ces puissances, pourquoi ne le feriez-vous pas pour nous ? La France vous offre dans ses malheurs tous ces intérêts réunis : à l'empereur, la position allarmante où se trouvent sa sœur et son beau-frère ; au roi de Suède, sa qualité d'ancien allié de la France ; aux Bourbons de tous les trônes les liens du sang et les droits d'une couronne qui les regarde tous ; aux cercles de l'empire, leur commune origine et l'ombre du grand Charlemagne qui posa les premiers fondemens de leur gouvernement actuel ; à la Prusse, à l'Angleterre, au Dannemark, à la Russie, au Portugal, à la Sardaigne, à la République de Venise, aux Etats de Hollande, aux cantons Suisses, leur générosité, les droits impérieux d'une nation malheureuse, et ceux d'un souverain détrôné. Si la France avoit été en guerre avec quelque puissance de l'Europe, certes, elle n'eût pas manqué de médiateurs, et la paix seroit déjà signée : mais quoi, les monstres qui la déchirent ne sont-ils pas plus redoutables qu'elle ; et l'anarchie qui la dévore mille fois plus désastreuse que les guerres qu'elles auroient pu lui faire ?

L'ÉQUILIBRE DE L'EUROPE. Ce systême, sur lequel repose la tranquillité de vos Etats, consiste à maintenir entre tous, quoiqu'inégaux par le fait, une sorte d'égalité réelle, en obligeant les plus forts à se renfermer dans leurs limites,

& en suppléant à la foiblesse des autres par de puissantes garanties. Il dérive de ce principe immuable que la nature a gravé dans tous les coeurs : *ne fais point à autrui ce que tu ne voudrois pas qu'on te fît à toi-même.* L'homme, en effet, dans quelque position qu'il existe, conserve toujours les mêmes rapports avec ses semblables ; & les sociétés politiques, loin de les altérer, ne font qu'en resserrer les obligations. Dans chaque gouvernement, cela s'opère par des lois positives & une administration sévère. Dans cette espèce d'association de tous les Etats de l'Europe, c'est par les traités, les confédérations & la surveillance toujours inquiète des cabinets.

Malgré l'harmonie de ce systême avec les lois éternelles de la nature & l'avantage qui en résulte pour la tranquillité de l'Europe, bien des siècles s'écoulèrent avant que les puissances en fissent la règle de leur politique. Presque toutes se sont formées des débris de l'Empire Romain, & les autres à la faveur des convulsions qui l'agitèrent : l'intérêt particulier, une valeur farouche, la guerre & ses hasards, avoient concouru à leur établissement ; les mêmes moyens présidèrent à leur conservation. S'ils formèrent quelquefois des alliances, elles furent aussi fugitives que les circonstances qui les décidèrent ; & quels que fussent les troubles qui agitoient leurs voisins, ils n'y voyoient de

dangers pour eux-mêmes, qu'autant qu'ils en étoient immédiatement l'objet. Trop ignorans & trop grossiers pour calculer les suites des événemens, ils vivoient dans le présent, sans s'embarrasser jamais d'un avenir incertain; au lieu de se réunir entre eux pour arrêter les progrès d'un ennemi dangereux, ils attendoient en silence l'issue des combats pour profiter de la détresse des vainqueurs & des vaincus, & se partager leurs dépouilles.

Le régime féodal, qui fut adopté par tous les Etats de l'Europe, & que les circonstances rendirent peut-être nécessaire, établit cependant une sorte de confédération entre eux; mais, loin de contenir l'ambition des princes & de remédier aux désordres qu'elle entraîne, il fut pour eux un principe de discorde, & une source intarissable de divisions. Telle étoit, en effet, la constitution de ce gouvernement singulier, que les droits & les devoirs respectifs des suzerains & des vassaux, compliqués dans leurs rapports & contrariés sans cesse dans leur exercice, ne pouvoient que multiplier les cas de félonie; & que les peines qu'il décernoit aux coupables, en compromettant les domaines des uns & des autres, rendoient impossible tout équilibre entre eux.

Ainsi, quoique les puissances de l'Europe aient peut-être toujours senti la nécessité de s'observer entre elles pour assurer leur conserva-

tion mutuelle, la balance politique ne fut cependant réduite en système que dans le 15e siècle. Les entreprises de Charles VIII sur le royaume de Naples, la conquête qu'il en fit, ses guerres, celles de Louis XII, leurs succès & leurs revers, en furent l'occasion. La politique des princes Italiens qui, pour détourner ces fléaux & assurer la liberté de leurs Etats, parvinrent à se confédérer avec les plus grands Potentats de l'Europe, en donna les premiers élémens. L'ambition d'un prince, qui aspiroit à la Monarchie universelle, & l'intérêt qu'avoient toutes les puissances de l'arrêter dans sa marche, en répandit les principes; le traité de Westphalie, en assurant les droits de tout le Corps Germanique, en présenta les bases. Depuis cette époque où la politique des souverains prit une marche plus régulière, jamais ce système n'a reçu de bien dangereuses atteintes; la sagesse & le courage de vos prédécesseurs ont su l'en préserver, en dirigeant vers ce but salutaire leurs négociations & leurs traités, leurs guerres & leurs alliances politiques.

C'est lui qui au quinzième siècle fit échouer cette ligue si fameuse par le nombre des alliés, leur importance, et le projet qu'ils avoient formé de détruire la république de Venise et de se partager ses domaines. La jalousie et la crainte que ses richesses & sa puissance avoient inspirés à ses voisins, en furent les mobiles;

la jalousie et des craintes plus fondées en firent avorter toutes les opérations. Les princes d'Italie allarmés eux-mêmes de la rapidité de leurs conquêtes, qui en ruinant la république, renversoient la balance de leurs états et celle de l'Europe, se réunirent bientôt entre eux pour sauver un ennemi qu'ils avoient voulu perdre : le chef de la confédération à qui il avoit fallu toutes les ressources de son génie pour la former, ne manqua pas de moyens pour la dissoudre, il vint à bout de tourner contre les François les armes des confédérés et celles de l'Angleterre, et par-là, de chasser d'Italie tous les princes étrangers.

C'est lui qui, dans la dernière guerre d'Amérique, entre la grande Bretagne d'une part, ses Colonies, la France et l'Espagne de l'autre, arma tous les souverains de l'Europe pour observer les projets de la maison de Bourbon, suivre les mouvemens de ses armées et en arrêter les progrès, lorsqu'ils pourroient intéresser la tranquillité de l'Europe.

C'est lui qui a empêché l'échange de la Bavière contre les Pays-Bas, ligué entre eux les princes de l'empire justement allarmés pour leurs droits, et fait déclarer le grand Frédéric chef de la confédération.

C'est même sous le prétexte spécieux de le maintenir, que l'on vit dans les beaux jours de Louis XIV, se former contre la France, cette

ligue formidable dont le but étoit de la démembrer et d'effacer jusqu'à son nom de la géographie de l'Europe.

Enfin, tel est depuis près d'un siècle le succès de la balance politique, que, malgré les guerres qui ont agité vos Etats, leur équilibre n'en a été que foiblement altéré, et que presque toujours chacune des puissances belligérantes est rentrée à la paix dans ses possessions respectives.

Ce systême cependant pèche dans un point essentiel ; c'est qu'il ne maintient la tranquillité de l'Europe que par des moyens qui la troublent souvent, et l'équilibre des empires que par des mésures qui tôt ou tard le renverseront. Pourquoi les souverains n'adopteroient-ils pas pour leur commun avantage le plan d'administration des états d'Allemagne ? pourquoi n'auroient-ils pas une diète toujours subsistante où leurs prétentions seroient examinées, leurs droits approfondis, et leurs querelles définitivement jugées ? C'est alors que leurs manifestes qui inondent l'Europe, au moment où elles vont entrer en guerre, ne seroient plus de vaines déclamations faites pour amuser l'oisive curiosité des politiques, mais des mémoires raisonnés et approfondis qui attendroient la décision des juges. Si ce projet, qu'un de nos plus grands princes conçut dans sa sagesse, fut jamais susceptible d'exécution, c'est aujourd'hui sans doute, ou le changement qui s'opère dans les idées des peuples, avertit

les souverains d'imposer silence à leurs intérêts particuliers, pour affermir de concert les droits de leur couronne et les prérogatives de leur sceptre.

Quoi qu'il en soit, cette balance est le boulevard de l'Europe; et sa tranquilité demande que rien ne puisse en déranger les poids. Mais si l'état politique de la France vient à changer, si sa constitution se réalise, elle est détruite; et vos trônes seront long-temps agités avant qu'elle se rétablisse. Sans contredit le royaume de France faisoit un contrepoids imposant dans ce systême pour appuyer le droit des gens, et les traités qui lui servent de base; mais les uns et les autres sont déjà compromis par la révolution qui l'entraîne: déjà son assemblée nationale, foulant aux pieds tous les principes, s'est emparé d'Avignon, sur lequel elle n'avoit cependant aucun droit, ni de propriété, ni de suzeraineté: de propriété; on a prouvé jusqu'à l'évidence que les papes à qui il appartenoit depuis Clément VI, l'avoient acquis à titre légitime par la vente qu'en fit à ce pontife Jeanne, comtesse de Provence et reine de Naples: de suzeraineté; jamais elle n'a appartenu à la France; la ville et le comtat d'Avignon faisoient partie du comté de Provence; et la preuve que celui-ci relevoit de l'Empire, c'est que Clément VI s'adressa à l'empereur Charles IV pour obtenir la ratification de ce contrat qui, dans la vérité, étoit un démembrement de fief interdit

aux

aux vassaux par les loix féodales. D'ailleurs, en supposant contre la vérité des faits, la suzeraineté de la France sur cette contrée, sa réclamation seroit vaine aujourd'hui, puisque son assemblée nationale a détruit la féodalité dans le royaume; et contradictoire avec ses opérations antérieures, puisqu'elle n'a dépouillé les princes d'Allemagne de leurs droits utiles, et honorifiques dans la Lorraine et l'Alsace, qu'en vertu de l'extinction de leur directe seigneuriale.

Quant aux traités; parmi tous ceux qui concourent à affermir en Europe le systême de l'équilibre, il n'y en a, pour ainsi dire, aucun dans lequel la France ne ſoit intervenue, ou comme partie principale, ou comme auxiliaire et garante de leur exécution; tels sont, entre autres, le traité de Westphalie, ceux des Pyrenées, de Breda, d'Aix-la-Chappelle, de Nimègue, de Riswik, d'Utrect, de Baden, de Vienne, &c... L'Assemblée-Nationale de France a violé le plus imposant de tous, celui de Westhphalie, en envahissant le territoire et les droits des princes possessionnés d'Allemagne. Cette conduite est d'autant plus incompréhensible, que la France a garanti au corps Germanique l'exécution de ce traité; et que c'est à ce titre qu'elle possède aujourd'hui le Landgraviat d'Alsace et les Trois-Evêchés.

A l'égard des autres qui n'intéressent pas

moins la tranquillité des puissances ; quand, dérogeant à ses nouvelles maximes qui l'isolent du reste de l'Europe, et la rendent étrangère à ses intérêts, elle voudroit encore tenir au systême général, et exécuter les traités d'alliance ou de garantie auxquels elle s'est engagée ; elle ne le pourroit plus : en vertu de la nouvelle constitution qu'elle s'est donnée ; depuis l'anéantissement de ses états-généraux, la souveraineté réside par le droit, dans la nation, par le fait, dans l'Assemblée qui la représente ; et le Roi n'est plus que l'exécuteur mercenaire de leurs ordres : dans ce cahos affreux où tout un peuple est maître du Gouvernement, à qui vous adresserez-vous désormais ? ce ne sera point sans doute à l'Assemblée-Nationale ; tout s'oppose à ce que vous la reconnoissiez jamais : et le titre vicieux de sa formation, et l'incompétence de son autorité, et les principes de sa doctrine qui tendent à renverser tous les trônes aux pieds d'une populace armée : ce n'est point au Roi ni à ses ministres non plus ; ils ne peuvent rien ; l'Assemblée-Nationale semble même ne les avoir conservés, qu'on me pardonne l'expression, que comme des piédestaux, faits pour la rehausser aux yeux d'un peuple imbécile qui croit régner par elle. Tous les pouvoirs sont tellement confondus dans ses mains avec celui de législation qu'elle s'est exclusivement arro-

gée, que le Roi ne pourra dans aucune circonstance réclamer le pouvoir exécutif sans lui donner de l'ombrage; et qu'elle ne lui permettra jamais de l'exercer, qu'autant qu'elle y sera forcée par les circonstances, ou quelle craindra de se compromettre en l'exerçant elle-même.

En un mot, malgré vos traités de garantie, et vos alliances avec nous, vous ne pourrez plus en rien obtenir désormais; ni troupes, ni argent, ni négociations : des troupes; la demande que vous en ferez sera la matière d'un procès entre le Roi et la Nation, qui sera presque toujours décidé contre vous. Si on vous les accorde enfin, vous n'en serez pas plus heureux, parce que le soldat François en vertu des droits de l'homme, raisonnera ses obligations, et que l'on ne peut compter sur l'obéissance des soldats qu'autant qu'ils sont serfs sous le drapeau qui les guide : des secours d'argent; outre que la Nation à qui il appartient de voter les impôts, de les asseoir, et d'en faire la perception, n'y consentira que difficilement, c'est que vous serez investis par les puissances ennemies, avant qu'ils vous soient accordés : des négociations; le secret impénétrable qu'elles exigent pourra-t-il jamais exister dans un cabinet asservi dans toutes ses mesures au despotisme d'une assemblée permanente, à l'impéritie et à l'indiscrétion de ses membres ?

La stabililé de vos trones. Auriez-vous oublié ce mot profond d'un des plus grands politiques & des plus vertueux personnages de l'Europe? A peine la révolution qui désole aujourd'hui la France avoit commencé, que M. Burke crut devoir la dénoncer au Parlement d'Angleterre comme un de ces événemens qui, dans l'ordre des intérêts politiques, étoit de nature à mériter toute son attention : il lui dit que la France étoit peut-être plus redoutable par les principes de sa révolution et les désordres de son anarchie, qu'elle ne le fut jamais au comble de ses prospérités, par ses armées nombreuses, la qualité de ses alliés et l'ambition de ses chefs. Ce grand homme ne se trompoit pas en mesurant ainsi d'un coup-d'œil anticipé l'espace immense que cette révolution devoit parcourir ; cependant l'influence que peut naturellement avoir l'exemple d'une grande nation sur les autres, n'est pas la seule chose que vous ayez à craindre. Sachez qu'ici, il n'est pas seulement question de changer de gouvernement, comme fit autrefois l'Angleterre, et comme il arrive aujourd'hui dans la république de Pologne; la constitution françoise, si jamais on peut appeler de ce nom un corps de maximes incohérentes que la justice et la raison désavouent, embrasse toutes les nations de l'Europe, et par la nature de ses principes, et par les vues systématiques de ses auteurs, et par l'acti-

vité de ses agens, et par l'intérêt de ceux qui s'y sont aveuglément soumis. Convaincus qu'elle ne peut se soutenir en France, si elle ne fait des conquêtes au dehors, tous ont juré de la maintenir et de la répandre dans vos états ; et tel est le danger de ce nouveau systême, qu'il doit, s'il se consolide dans nos malheureuses contrées, renverser tous les gouvernemens ; qu'ils soient monarchiques, aristocratiques, républicains ou mixtes, peu importe, parce qu'il ne ressemble à aucun, et qu'il est incompatible avec tous.

Hâtez-vous donc d'éteindre cet incendie qui nous consume ; pour peu que vous tardiez encore, il vous dévorera vous-mêmes. Ceux d'entre vous, dont les frontières se confondent avec les nôtres, seront les premiers en proie à ses ravages qui bientôt s'étendront chez leurs voisins ; déja les fondemens de vos trônes sont ébranlés : la Religion, par les maximes d'une philosophie ténébreuse, ennemie de Dieu & des hommes ; l'obéissance de vos sujets par l'appât séducteur d'un gouvernement représentatif, où les dernières classes du Peuple, comme étant les plus nombreuses, sont toujours sûres de commander à toutes les autres ; la fidélité des troupes par l'exemple des nôtres, l'intérêt d'une solde plus considérable, & les prérogatives que la Constitution Française accorde à ses soldats. Depuis

plus de deux ans, des libelles enfantés dans le délire de toutes les passions, circulent sourdement dans vos Etats; par-tout vous y êtes représentés comme des monstres que l'ambition, l'orgueil & la cupidité enfantèrent pour le malheur de la terre; *les droits de l'homme & la Constitution*, sont traduits dans toutes les langues, & par-là, mis à la portée de toutes les Nations; des émissaires obscurs, francs-maçons, convultionnaires, martinistes, rose-croix & autres fanatiques que la philosophie de nos jours a rangés sous ses drapeaux, parcourent vos provinces, travestis sous toutes les formes, pour y répandre les poisons de leur doctrine sacrilège; une horde de scélérats, composée de ce qu'il y a de plus méchant, de plus vil, & de plus corrompu dans les trois ordres du Royaume, s'est réunie en club pour être le centre de cette nouvelle mission, & en diriger les travaux; tous sont si infatués de leurs maximes, & si jaloux de les propager, qu'ils ont annoncé publiquement à l'Europe, & le but & le plan & les statuts de leur association.

Envain, pour garantir vos états du danger qui les menace, votre administration surveille au dedans la marche & la direction des esprits : envain, au dehors avez-vous étendu des cordons de troupes sur vos frontières; ils viendront à bout de tromper ces vigilantes sen-

tinelles, ou de lasser leur constance. Ni les ardeurs de l'été, ni les glaces de l'hiver, ni les fatigues du voyage, ni les humiliations, ni les dangers qui menacent leur liberté & leur vie, ne sont capables de rallentir leur audace; la gloire qu'ils attachent à leurs succès, l'ardeur qu'elle leur inspire, et l'argent qu'ils répandent, feront tomber devant eux ces barrières; et quand l'argent leur manquera, il ne sera plus nécessaire, parceque les semences incendiaires de leur doctrine, depuis long-tems et par-tout répandues, germeront d'elles-mêmes dans le sein de vos états, jusqu'à ce qu'elles les aient renversés tous par une explosion générale.

Ces hommes qui, sous le nom de conquérans, ont obtenu des autels que la vraie philosophie, c'est-à-dire, la sagesse humaine, éclairée par la religion, démolit tous les jours; les Alexandre, les Attila, les Gengis-Kan, les Tamerlan, les Thamas, les farouches Arabes eux-mêmes, sous la domination de leurs Caliphes, furent moins funestes au monde, que ne le seront à vos empires la Constitution Française et ses apôtres, si vous ne vous opposez à leurs progrès. Tous ces fléaux de l'humanité s'écoulèrent avec la rapidité d'un torrent. Sans doute ils rendirent les hommes malheureux, puisque leurs conquêtes n'aboutirent qu'à s'accager les villes, dépeupler les cam-

pagnes, et ruiner les monumens des arts ; mais ils respectèrent la morale, la religion et les maximes fondamentales des gouvernemens politiques. Les Peuples, qui furent contraints de plier sous leur joug, ne firent que changer de maîtres : mais ils en avoient un. S'ils abhorroient les tyrans, ils aimoient les bons Rois ; s'ils détestoient la tyrannie, ils honoroient la souveraineté comme un présent que les Dieux avoient fait aux hommes pour réparer les torts, ou plutôt les imperfections de la nature. Aucun ne s'imagina que dans ses desseins et ceux de son auteur, tous avoient été faits pour se gouverner eux-mêmes ; et que si l'on devoit encore avoir des Rois, c'étoit pour ménager aux Peuples l'inutile, le barbare et... le funeste plaisir de les humilier sans cesse.

La Constitution Française, au contraire, fait la guerre aux principes, et le but de ses coupables auteurs est de les renverser tous : la morale, par une égalité chimérique et une liberté licentieuse ; la religion, par un déisme effronté et une indifférence absolue pour tous les cultes ; l'autorité des Gouvernemens, par la force populaire, substituée à leurs légitimes ressorts. Envain chercheriez-vous, dans les fastes des Nations, l'analogue de ce régime monstrueux. Ce n'est ni la monarchie, ni l'aristocratie, ni la république, les seuls Gouvernemens avoués par la raison ou justifiés par

l'expérience ; ce n'est pas même la tyrannie d'un seul, ni l'Olygarchie où l'utilité publique n'est comptée pour rien ; c'est la démocratie pure, et sans aucune de ces modifications que les sages de l'antiquité, les Lycurgue, les Solon, les Protagore, les Hyppodame de Milet, les Platon, les Aristote y désiroient pour en corriger les vices, ou parer aux maux qu'elle entraîne ; c'est la tyrannie des dernières classes du Peuple sur toutes les autres ; c'est l'anarchie populaire réduite en principes, et soutenue par toutes les forces d'un Gouvernement régulier. Il ne s'agit donc plus de temporiser ni d'attendre ; il faut, sans différer, vous réunir tous pour étouffer le monstre dans l'antre qui l'a vu naître.

La tranquillité du Monde. Les hommes sont par-tout les mêmes dans les contrées brûlantes de la Zone Torride, comme dans les régions glacées du Nord. Les différences morales et physiques qu'établissent entre eux les climats, les lois, les usages et les coutumes des Nations, n'existent que dans le calme des sociétés et à l'ombre des gouvernemens qui les régissent. Pour bien apprécier leur influence sur le caractère moral des hommes, il faut les attendre au moment de l'effervescence des passions et des intérêts qui les agitent. C'est dans ce point de réunion qu'ils se ressemblent tous,

et que ces nuances superficielles qui les différencient aux yeux du vulgaire, disparoissent aux regards d'un observateur attentif, comme on voit les couleurs et les formes dont la nature a revêtu les objets, s'évanouir sous le voile épais d'une nuit ténébreuse. Le tableau que la France a offert autrefois, et qu'elle offre dans cet instant à l'Europe, en est la preuve ; qui pourroit reconnoître les François du temps de Charlemagne, de Louis XII, de François Ier., de Louis XIV, et même de Louis XV dans ceux de la race expirante des Carlovingiens, de la ligue, et de la révolution présente? On y cherche aujourd'hui ces moeurs si polies et si douces que l'étude des sciences, et l'amour de la Nation pour ses Rois, rendoient plus attrayantes encore sous ces règnes à jamais mémorables. Quel peut être le principe d'une si étrange métamorphose? Point d'autre que la licence des passions que son gouvernement informe ne peut ni contenir ni réprimer.

Si donc la révolution françoise s'affermit dans ce malheureux royaume, et s'établit dans vos états, comme semblent l'annoncer ces mouvemens et ces ondulations qu'on y remarque déjà, croyez que le mal ne tardera pas à gagner les Nations étrangères : tout est fait pour les entraîner dans l'abyme ; l'inquiétude naturelle des peuples, leur goût pour la nouveauté, l'amour de l'indépendance et la perspective trom-

peuse d'un avenir plus prospère : des hommes ennemis de l'ordre et de la tranquillité des peuples leur exagéreront encore les abus inséparables de tous les gouvernemens, les fautes des Ministres, et la foiblesse des Rois : ces grands mots de liberté et de tyrannie, répétés sans cesse à leurs oreilles, seront les cris de guerre qui les rallieront sous leurs drapeaux. C'est ainsi que se sont opérées presque toutes les révolutions qui ont agité la terre. Comment résister, d'ailleurs, aux attraits séduisans d'une constitution qui réunit dans les mains d'une multitude ignorante et grossière tous les ressorts du gouvernement? la justice, par la nomination des Magistrats et leur mobilité continuelle; la finance, par la détermination de l'impôt, son assiette et sa perception; le pouvoir des armes, par les troupes municipales, et l'autorité qu'elles exercent sur celles de ligne; celui des lois, par l'espoir d'être membre des assemblées législatives, au moyen de la cabale et de l'intrigue; enfin la religion, ses dogmes, sa morale et sa discipline, par le choix de ses Ministres, et l'asservissement honteux où elle les a réduits.

Mais supposons que les Nations étrangères soient assez sages pour repousser loin d'elles une constitution aussi fatale à leur tranquillité, seront-elles assez heureuses pour se garantir des troubles qu'elle aura excités dans vos états? non sans doute, et malgré toutes leurs précautions,

elles en seront les victimes. Vos peuples, après avoir été long-temps en proie aux convulsions qui nous déchirent, se lasseront de rouler dans le cercle étroit de leurs propres révolutions; et bientôt s'élançant au-delà de ces bornes sacrées qui les tenoient en équilibre et les séparoient sans les désunir, ils se précipiteront les uns sur les autres avec toute l'impétuosité des flots de l'Océan : c'est alors que l'on verra renaître ces temps malheureux où les Nations du Nord, après avoir rompu les barrières que la nature, l'art et la politique des Romains leur avoient opposées, ravagèrent pendant huit cents ans les provinces de leur empire, jusqu'à ce que, fatigués d'une vie laborieuse et précaire, ils formèrent successivement en Europe les états sur lesquels vous regnez aujourd'hui. Les évènemens qui se passoient en Asie, furent la cause de toutes ces convulsions qui déchirèrent si long-temps le reste du globe. Un grand Peuple, celui des Huns, dont l'empire n'étoit borné que par le nord de l'Europe et les frontières de la Chine, fut déplacé par une nation Tartare; c'en fut assez pour agiter la Sarmatie asiatique, celle d'Europe et la grande Germanie : les fleuves du Danube et du Rhin, les Présides, et les châteaux établis sur leurs rives; la bravoure et l'activité des légions Romaines, ne purent résister à l'effort de ces nations. Bientôt l'Illyrie, la Macédoine et la Thrace, la Germanie Romaine et l'Italie;

les Gaulés, l'Espagne et l'Afrique furent en proie à leur ravage; et l'on ne peut rendre les maux qu'ils firent aux peuples de ces contrées, qu'en disant, avec les historiens de ces siècles, qu'il sembloit qu'on touchât à la fin des temps.

Depuis cette époque, gravée en caractères de sang dans les annales du monde, l'Europe se vit une seconde fois prête à retomber dans les cahos dont à peine elle étoit sortie : un homme se dit envoyé du ciel pour rétablir sur la terre l'ancien culte des patriarches : sous ce prétexte grossier, il bouleverse en Afrique le culte et le Gouvernement des Arabes, et pose les fondemens d'un empire qui, dans ses ambitieux desseins, ne devoit avoir de limites que les extrémités de la terre. Ses conquêtes rapides, celles des Caliphes qui succedèrent à sa puissance, et les secousses qu'elles donnèrent à ces régions comme à celles de l'Asie, retentissent jusqu'en Europe, et menacent sa liberté, ses trônes et ses autels. L'Espagne, comme voisine d'une contrée déjà soumise au sabre du Couran, et par-là plus exposée aux incursions de ces barbares, passa sous leur joug; quelques contrées de l'Italie eurent le même sort; la France ne s'en garantit que par l'intrépidité de Charles Martel.

Dans le quinzième siècle, un des plus vastes génies que l'Europe ait enfanté, calcule dans la profondeur de ses idées, qu'il doit y avoir un autre hémisphère au-delà de celui qu'il ha-

bite : aidé par deux puissans souverains, il le découvre en effet, à l'extrémité de l'Océan atlantique. Cet événement, qui sembloit ne devoir intéresser que les sciences, le commerce et l'industrie, renverse en Amérique deux puissans empires, le Mexique et le Pérou, et dépeuple, tout à la fois, les deux mondes.

Nos craintes ne sont donc point exagérées; l'histoire est la grande école des Nations : elle dévoile à leurs yeux l'avenir dans le passé; les révolutions qui les attendent dans celles qui les ont précédées. Ainsi puisque les convulsions qui ont agité les Peuples du Nord, du Midi, de l'Asie, et des plages orientales de l'Afrique furent, suivant nos historiens, la cause de celles qui bouleversèrent si long-temps les Nations Européenes; puisque le génie d'un seul homme a suffi pour changer la face du nouveau continent, qui pourroit empêcher que les désordres de nos contrées ne retentissent à leur tour jusqu'aux extrémités du monde? Tout est égal dans ces tableaux : les relations même qui existent aujourd'hui entre toutes les parties de l'univers, les établissemens que les Européens y ont formés par-tout, le caractère remuant de ces peuples et l'intérêt fanatique que les coupables auteurs de notre révolution ont à la répandre, ne peuvent que justifier nos craintes et exciter les vôtres.

A Dieu ne plaise cependant que je sollicite

jamais les secours de vos armes pour verser le sang des François, ou faire la conquête de nos provinces. Je plains mes malheureux concitoyens plus encore que je ne les blâme ; des méchans les ont égarés par leur trames artificieuses, leurs promesses mensongères et leurs désolantes doctrines. Non, il n'y a que des monstres altérés de sang qui puissent former le premier de ces voeux criminels ; et quiconque a respiré en naissant l'air de la France et des peuples qui l'habitent, ne verra jamais sans horreur préparer des fers à sa patrie.

O toi ! qui depuis la criminelle révolution qui t'entraîne m'a rendu si pénible l'existence que tu m'as donnée, ne crois pas que ce douloureux souvenir puisse jamais exciter mes ressentimens contre toi. Non, rien ne pourra t'effacer de mon coeur, ou altérer les sentimens que je t'ai jurés dans mes premiers transports ; tout m'attache à toi malgré tes injustices, tes crimes et tes forfaits : les cendres de mes ancêtres ; nos moeurs et nos coutumes antiques ; nos loix et nos magistrats ; cette longue suite de souverains qui se sont succédés sans interruption sur le trône ; cette noblesse que tu avilis, et qui fit ta splendeur ; que tu dépouilles, et qui t'enrichit autrefois par ses libéralités envers les Eglises et les ministres de ton culte ; ces su-

perbes monumens répandus sur ta surface; les tristes restes de ceux que tu démolis; la religion des Clovis, des Charlemagne et des S. Louis que tu persécutes; la patience et le courage de tous ces pontifes plus grands dans les humiliations dont tu les abreuves, qu'ils ne le furent jamais dans le cours de leurs prospérités; enfin, la misère d'un peuple qui, dans sa fureur insensée a anéanti toutes ses ressources en ravageant les domaines des seigneurs, et dispersant de toute part le patrimoine des pauvres.

Dieu! protecteur de la France, je te recommande ce peuple magnanime, que ses vertus te rendirent autrefois si cher; rappelles dans son sein ses moeurs antiques! Que l'humanité, l'honneur, la bonne-foi, la justice, ce généreux courage, et cet amour pour ses rois qui lui valut l'estime de toutes les nations y fixent pour toujours leur empire; et s'il arrivoit encore que, pour châtier ses impiétés et ses crimes, tu permisses que le démon de la discorde vînt secouer sur elle ses lugubres flambeaux, me voici; que toute ta colère s'épuise sur ma tête!.... J'adorerai en périssant la main qui me frappera; mais sauve ma patrie, et ne souffre point que le scèptre qui la régit depuis tant de siècles se brise jamais dans la mains des Bourbons!

Et vous, souverains de l'Europe, dont j'implore aujourd'hui la puissance, ne voyez dans cette adresse que les voeux d'un vrai citoyen et d'un sujet fidèle. Non, ce n'est pas pour incendier ma patrie que je réclame la coalition de vos cabinets et la combinaison de vos armées : la sagesse, la justice, et l'humanité qui président à vos conseils repousseroient ces sollicitations barbares : c'est pour rendre heureux malgré lui un peuple qui s'égare ; c'est pour en imposer aux factieux qui pourroient l'égarer encore ; c'est pour rétablir dans le Royaume tous les ressorts de l'administration qu'ont brisés nos troubles et nos dissentions civiles : le Roi et son autorité suprême ; la religion, ses temples, et ses ministres ; les lois, la justice et ses magistrats ; la noblesse et ses prérogatives d'honneur ; nos armées et leur discipline ; les finances et une économie sévère ; enfin notre antique gouvernement débarrassé de tous les abus que la rouille du temps, de l'ignorance, et des passions des hommes y avoient accumulés.

N'attendez pas que cette révolution se fasse d'elle-même ; il n'y a que vous qui puissiez l'opérer : vos armées, loin de répandre le sang des Français, fermeront, au contraire, tous les canaux par lesquels il s'est écoulé, & est prêt à se répandre encore. L'état où se trouvent nos places de guerre & nos arse-

naux, l'indiscipline de nos troupes, l'expulsion & la retraite de leurs officiers, la rareté du numéraire, le défaut d'unité dans les opérations ; enfin, l'état d'épuisement de nos finances, ne permettront ni aux troupes de ligne, ni aux gardes nationales de se mesurer avec vos soldats ; les premières, dans l'impuissance où elles se trouveront de vous résister, se feront un mérite de se joindre à vous, pour effacer, s'il est possible, la honte de leur défection ; les autres, dans la crainte de compromettre leur fortune & leur vie, celle de leurs femmes & de leurs enfans, abandonneront les scélérats qui les ont séduits, & mettront bas les armes ; ils verront qu'ils sont sans intérêt, ou plutôt qu'il ne s'agit point ici de leur faire la guerre, mais de les arracher à l'anarchie qui les dévore.

Telles sont déjà les dispositions d'une grande partie des habitans de nos frontières. Aucun d'eux n'est jaloux de se faire égorger pour défendre une constitution chimérique enfantée dans le désordre des passions, et soutenue par tous les crimes. La misère qui va toujours croissant, commence à dessiller les yeux à nos provinces. Elles entrevoient aujourd'hui, quoiqu'elles n'osent pas l'avouer encore, qu'elles ont été trompées par une bande de séditieux, qu'ameuta dans son orgueil le plus impudent ministre comme le plus scélérat des hommes ; et que ceux-ci n'ont secoué le joug de l'autorité

légitime que pour l'envahir eux-mêmes, et exercer leur infernal despotisme par l'intermède d'une assemblée qu'ils maîtrisent et qui les craint.

Qui pourroit donc vous empêcher d'entrer dans une carrière où l'honneur, l'humanité, vos intérêts, ceux de l'Europe, et même de l'Univers entier vous appellent ?

Seroit-ce la persuasion où vous êtes que les françois reviendront d'eux-mêmes de leurs longs égaremens? Hélas, quand cette heureuse révolution se fera dans les esprits, il ne sera plus temps; tout sera démoli, et des siècles ne suffiront pas pour réparer les malheurs du royaume; une foule de préjugés que les circonstances ont fait naître, retiennent dans l'illusion la plus grande partie des citoyens; la honte de revenir sur leurs pas, l'intérêt des places qu'ils occupent, l'espoir que le nouveau régime en se consolidant pourra finir leurs maux, et la crainte de les voir s'accroître encore dans un nouveau changement.

Seroit-ce la perspective flatteuse de pouvoir bientôt conquérir un empire, que les françois épuisés par une longue anarchie ne seront plus en état de défendre ? Tout repousse loin de moi ces soupçons injurieux; j'en atteste la fierté de l'Autriche, la générosité de l'Angleterre, le courage de la Prusse, la fidélité de la Suède, la loyauté du Dannemarck, la magnanimité de la Russie, l'attachement fraternel des Bourbons.

Seroit-ce le barbare plaisir de faire perdre à la France, en prolongeant ses malheurs, cette prépondérance que l'étendue de ses domaines, sa situation géographique, ses richesses, son commerce, son industrie, et l'activité de son gouvernement lui donnent en Europe? Laissez, laissez-là cette politique désastreuse qui ne peut qu'entraîner votre ruine et la nôtre: il est temps de renverser ces barrières qu'un intérêt malentendu a élevé entre toutes les nations, et de ne plus en avoir d'autres que celles qu'y ont posées la nature et la différence des gouvernemens. Ne vous regardez donc plus que comme des divisions d'un même empire. Sachez que la prospérité et les richesses de vos voisins font les vôtres; qu'à l'instar de vos provinces qui se ressentent nécessairement de leur misère, ou de leur fortune mutuelle, aucun état de l'Europe ne peut se ruiner, sans compromettre l'aisance et le bonheur des autres. Sachez que le superflu des productions de la terre n'est richesse entre les mains d'un propriétaire qu'autant qu'il peut les échanger contre d'autres, pour satisfaire à la diversité de ses besoins et multiplier ses jouissances; que c'est le commerce qui facilite les échanges réciproques, et l'industrie qui les met à la portée de tous les goûts, en leur donnant de nouvelles formes. Mais avec qui pourrez-vous échanger le superflu de vos productions, et vous en procurer d'autres, si vous

seuls êtes dans un état prospère? On ne vend que pour acheter ou d'autres marchandises, ou un numéraire qui en est la représentation; mais lorsqu'un état est ruiné, il n'a plus ni marchandises à vendre, ni numéraire à échanger pour d'autres.

En supposant même que la variété et l'abondance de vos productions pourroient vous dispenser de toutes relations de commerce avec la France, ne peut-il pas arriver que le ciel soit d'airain pour vous, et que vos terres, privées de ses rosées bienfaisantes, soient frappées de stérilité? dans ce cas, comment pourvoirez-vous à la subsistance de vos peuples, si vos voisins sont réduits eux-mêmes à l'indigence par l'effet de cette politique qui gouverne depuis si long-temps les cabinets de l'Europe? Voyez d'ailleurs les contradictions où elle vous entraîne par la fausseté de ses principes; quel est le but de toutes ces conquêtes et de celles que l'ambition peut méditer encore? N'est-ce pas d'augmenter l'indépendance des états et la richesse des peuples par l'abondance des reproductions, leur variété et la liberté des échanges? N'est-ce pas pour corriger, en quelque sorte, les hasards de la nature, et compenser la stérilité que peut éprouver une province par la fécondité des autres? Eh bien! laissez-là ces conquêtes, et ces victoires qui n'ont abouti jusqu'à ce jour qu'à dépeupler le monde et ruiner les empires. La

nature a pourvu d'avance à ces inégalités que l'intempérie des saisons et la disparité des climats mettent sans cesse dans les productions de la terre. Si cette année elle n'a pas été libérale pour vous, elle l'a été pour vos voisins. Adressez-vous à eux comme s'ils étoient sous votre domination; il n'y a de différence que le mot; c'est un commerce au dehors, au lieu d'un commerce intérieur. Ces noms divers, d'une même chose, que les limites des empires ont introduits dans le langage des peuples, mais qui sont devenus des réalités funestes pour eux, par notre égoïsme règlementaire, s'évanouissent aux yeux de la nature, parce qu'il n'y a pour elle ni peuples ni nations; mais une seule société d'hommes divisés en familles sous le gouvernement paternel des fouverains, et tous asservis, sous peine de mort, au despotisme de ses lois.

Seroit-ce enfin le souvenir de vos anciennes querelles avec la France, des guerres qu'elle vous auroit suscitées, des victoires qu'elle auroit remportées sur vous, des alliés qu'elle auroit détachés de vos intérêts, des plans que ses intrigues ou sa politique auroient pu faire échouer? Sur cet article, toutes les puissances de l'Europe sont également innocentes ou coupables; leur politique les a toutes égarées: toutes, & la France elle-même en ont été les victimes. C'est encore le moment de changer

de systême, & de perfectionner celui de la balance de l'Europe, en prenant la probité, la loyauté, la franchise pour la base de toutes vos négociations : c'est l'unique moyen d'assurer les fondemens de vos trônes & la tranquillité de vos sujets. Le premier d'entre vous qui dirigera sur ce plan les opérations de son cabinet, peut être assuré d'avance que bientôt il acquerra une véritable prépondérance sur tous les autres.

Au reste, quels que puissent être les torts de la France envers vous, elle n'en mérite pas moins dans ses malheurs votre assistance & les secours qu'elle implore. Rappelez-vous que Thémistocle poursuivi par son ingrate patrie, qui ne pouvoit lui pardonner ses succès & sa gloire, eut le courage d'aller chercher en Perse un défenseur, & qu'il eut le bonheur de le trouver dans un prince dont cependant il avoit ruiné les flottes à Salamine & dispersé les nombreuses armées. La France vous retrace aujourd'hui cette scène qui fait autant d'honneur à Thémistocle suppliant qu'à Xercès, qui eut le courage de l'accuellir & de le protéger. Comme lui, elle vous dit, par la bouche de ses princes, de sa noblesse, de ses prêtres, de ses magistrats, & de tous les citoyens expatriés comme eux : « Vous voyez aujourd'hui, dans moi, un » exemple bien frappant des jeux de la for- » tune : oui, je suis cette même France qui

455

» tant de fois ai troublé la tranquillité de vos
» Etats ; cependant je m'adresse à vous, & je
» viens implorer votre appui ; je connois tous
» les avantages que vous avez aujourd'hui sur
» moi ; je n'ignore point les ressentimens que
» mes torts ou mes succès ont dû vous inspi-
» rer ; mais l'espoir de trouver en vous, des
» défenseurs, & la confiance que j'ai dans vos
» vertus, ont guidé mes pas vers vos trônes :
» je suis en votre puissance, il dépend de vous
» de me tirer de l'oppression ou de me laisser
» détruire. Si cependant vous êtes sensibles
» à la gloire, je vous ouvre aujourd'hui, par
» ma démarche, une carrière digne de vous :
» je vous offre une victoire à remporter sur
» vous-mêmes, en tendant une main secourable
» à un ennemi malheureux. Si, au contraire,
» les cris du ressentiment & de la vengeance
» retentissent encore au fond de vos coeurs,
» arrêtez-vous un moment, & pensez combien
» est vaine la ruine d'un ennemi impuissant ;
» combien est utile, au contraire, la conquête
» d'un ami fidèle ; songez que vous êtes dans
» la prospérité, & que je suis malheureuse ;
» que j'ai mis en vous seules toutes mes espé-
» rances, & que vous êtes aujourd'hui les arbi-
» tres de ma destinée. »

F I N.